

LUXEMBOURG

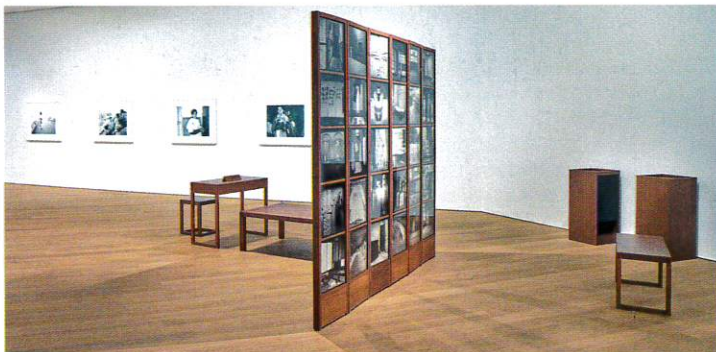
Dayanita Singh. *Dancing with My Camera*

Mudam / 12 mai - 10 septembre 2023

Depuis les années 1980, Dayanita Singh, née en 1961 à New Delhi, chronique la société indienne en noir et blanc à travers des séries photographiques thématiques. Elle s'intéresse à des réalités aussi diverses que les archives, l'architecture, la musique, la danse ou la construction de l'identité de genre, et explore la nature relationnelle des images. La photographe ne néglige jamais la part subjective inhérente à tout travail documentaire, qu'il s'agisse de la sienne ou de celle du spectateur. Depuis le début des années 2010, déjà connue pour sa création de livres-objets dont elle a fait un véritable médium, elle élabore pour ses expositions des structures modulaires en bois qu'elle qualifie de « photo-architectures ». Singh le déclare elle-même : « Produire des images représente peut-être 10% de mon travail ; le reste consiste à tisser des liens, à monter, puis à séquencer. » Cette méthode s'observe particulièrement dans les « musées », séries ou familles d'images signalées par des unités modulaires et changeantes oscillant entre l'installation, la sculpture, le mobilier et l'architecture. Tabourets, cadres, valises, paravents, meubles d'archivage organisent la « matière première » des photographies et invitent au mouvement. Corporellement stimulé, le spectateur se retrouve ainsi, tout comme la photographe avant lui en train de capturer des réalités, pris dans une danse qui le confronte à la « texture du temps » (Orhan Pamuk), et donc aussi, à l'instabilité essentielle des images. Ce que semble nous dire Singh, c'est que loin d'être des objets figés, les images réclament, pour être saisies, des opérations temporaires à recommencer toujours.

Clara Pacquet

Dayanita Singh. *Dancing with My Camera*. Vue de l'exposition *show view*. (Ph. Studio Remi Villaggi/Mudam)



Dayanita Singh was born in New Delhi in 1961. Since the 1980s, she has been chronicling Indian society in black and white by means of thematic photographic series. She is interested in realities as diverse as archives, architecture, music, dance and the construction of gender identity, and explores the relational nature of images. The photographer never neglects the subjective element inherent in all documentary work, be it her own or that of the viewer. Since the early 2010s, already known for her creation of book-objects, which she has turned into a true medium, she has been developing modular wooden structures for her exhibitions, which she describes as "photo-architectures."

As Singh herself says: "The making of the images is maybe 10 percent of the work, but I would say 70 percent or even 80 percent is really the editing and to find this group of images that can work together in any combination." This method is particularly apparent in the "museums," series or families of images marked by modular and changing units that oscillate between installation, sculpture, furniture and architecture. Stools, frames, suitcases, screens and filing cabinets organise the "raw material" of the photographs and invite movement.

Like the photographer before them, the physically stimulated viewers find themselves capturing realities, caught up in a dance that confronts them with the "texture of time" (Orhan Pamuk), and therefore also with the essential instability of images. What Singh seems to be telling us is that to capture images, which are far from being fixed objects, it is necessary to repeat temporary operations over and over again.

LAUSANNE

Michel Nedjar

Collection de l'art brut / 9 juin - 29 octobre 2023



Sans titre (*Coudrage*). 2020. Tissu, fil, papier, photographie, poupées, épingles *fabric, thread, paper, dolls, photo, pins*. 29 x 20,6 x 3,8 cm

Cinquante ans de création s'exposent à la suite d'une donation à la Collection de l'art brut, mais en échappant à cette catégorie trop étroite pour des pratiques diversifiées : films expérimentaux, dessins, *coudrages*... Parler d'art ou de sculptures à leur propos ne lui convient pas : Michel Nedjar (France, 1947) conserve le mot de « poupées » pour désigner l'ensemble de sa production proliférante de créations-créatures. Les plus anciennes (à partir de 1978) proviennent d'un rituel qui malaxe, triture et coud des chiffons imbibés de boue et de sang. Il les nommait *Chairdâmes*. Aimant jouer avec les mots comme avec les matériaux, l'artiste a détourné la prosopopée, figure de style qui fait parler une entité privée de langage, en « prosopopée » : une prose où des poupées babillent entre elles en donnant leurs voix au silence, comme ses marionnettes du spectacle *Danse macabre* (2004, repris en 2021 au Centre Pompidou-Metz). Un enfant jouant avec des poupées ne leur parle pas, il les parle. Dans son théâtre intérieur où le ludique rejoint le tragique, Nedjar reste proche d'un enfant qui joue pour apprivoiser le silence et combler la perte qui le perturbe. Il tisse des momies, des cocons de transmutation, réitérant un geste qui fabrique du neuf avec du vieux, du sale, de l'impropre. À partir de papiers ou tissus de récupération, il crée du charmant au sens magique du mot « charme ». Cousant des images entre elles, fabricant des objets insolites, cet art qui n'en est pas un nous parle.

Claire Margat

Fifty years of creative work are on display as a result of a donation to the Collection de l'art brut. Yet they escape this overly narrow category in favour of diversified practices: experimental films, drawings, *coudrages*... Michel Nedjar (France, b. 1947) doesn't like to talk about art or sculpture: he uses the term "poupées" (dolls) to describe his proliferating output of creature-creations. The earliest of these (from 1978) resulted from a ritual involving kneading, twisting and sewing rags soaked in mud and blood. He called them *Chairdâmes*. Playing with words as much as with materials, the artist has turned prosopopoeia, a figure of speech in which inanimate objects are made to speak, into "prosopopée": a prose in which dolls babble to each other, giving their voices to silence, like his puppets in the *Danse macabre* show (2004, restaged in 2021 at the Centre Pompidou-Metz). A child playing with dolls doesn't talk to them, he speaks them. In his inner theatre, where playfulness meets tragedy, Nedjar is like a child who plays to tame the silence and to make up for the loss that disturbs him. He weaves mummies, cocoons of transmutation, repeating a gesture that makes novelty out of the old, the dirty, the unfit. Using recycled paper and fabric, he creates something "charming" in the magical sense of the word. By stitching images together and making unusual objects, this non-art speaks to us.

Sans titre (*Présence*). 1989. Acrylique, cire, craie grasse *wax*. 65 x 50 cm. (Collection de l'art brut; Photos: Atelier de numérisation, Ville de Lausanne)

